

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

## JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Écrire franco.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois . . . . . 6 f. » c.

Trois mois . . . . . 3 80

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

### REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 26 Mai 1860.

#### GRAND-THÉÂTRE.

L'approche de la clôture de l'année théâtrale est toujours quelque chose de triste. On se dit : Encore quelques jours, quelques heures à peine, et ce bruit, ce mouvement plein de vie et d'animation auront cessé. Plus de passion ni de poésie, plus de mélodies ravissantes; le silence régnera en maître dans ce lieu où tant de voix aimées se faisaient entendre; cette foule radieuse et parée ne viendra plus, docile, muette, attentive, témoigner son respect et son admiration aux œuvres des grands maîtres; il n'y aura plus qu'un concert, celui de la nature rajeunie; la terre, les eaux, les bois rediront leur hymne éternel; puis septembre reviendra; une par une, les feuilles jaunissantes s'en iront au souffle du vent, et se réveillant de son long sommeil l'opéra reparaitra parmi nous.

En attendant, profitons des derniers instants qui nous sont accordés.

Il est d'usage, dans une maison de commerce, quand l'année est finie, de jeter un regard sur le passé pour se rendre compte des progrès accomplis; c'est ce qu'on appelle faire un inventaire. Nous pourrions, comme le négociant qui ne veut pas aller en aveugle dans sa route, examiner de quelle manière ont été remplis les neuf mois qui viennent de s'écouler. Deux mots suffisent pour cette récapitulation. — Depuis longtemps Lyon n'avait pas vu une troupe lyrique pareille à celle de cette année; le génie y coudoyait le talent; l'inspiration y était à la hauteur de la science; grâce, beauté, jeunesse, organes souples et puissants, les uns comme les autres, ils avaient et elles avaient tout cela. Oh! les belles soirées et quels dignes interprètes la musique de Rossini, Meyerbeer, Verdi, Donizetti, Hérold, Auber avait rencontrés! et pourtant il nous faut leur dire adieu. Nous ne voulons pas savoir quels sont parmi eux ceux qui doivent revenir au milieu de nous; nous les aimons et nous les admirons tous, et nous préférons garder l'espoir que donne l'incertitude.

Cette dernière semaine à été féconde; M. Merly a continué le cours de ses représentations ou plutôt de ses triomphes dans *le Trouvère*. La musique de Verdi semble avoir été écrite spécialement pour Merly; l'ampleur et la sonorité de sa voix semblent à l'aise au milieu des soubresauts et des violences du compositeur; aussi le succès a-t-il été très-grand. M<sup>me</sup> Rey-Sainton, que le public lyonnais connaissait déjà, prêtait son concours à cette représentation et remplissait le rôle d'Azucéna. M<sup>me</sup> Rey-Balla n'a pas eu à se plaindre de la part de bravos qui lui était faite par les spectateurs, et M. Bertrand serait difficile s'il n'était pas content de la sienne.

Lundi a eu lieu le bénéfice de M. Achard. — Dire combien de fois le bénéficiaire a été acclamé, rappelé, salué d'applaudissements enthousiastes; combien il a reçu de couronnes, hommage de ses admirateurs et de ses admiratrices; sous quelle avalanche de fleurs il s'est vu un instant enseveli, est impossible. — Il faut l'avoir vu pour le croire. — C'est qu'Achard est l'artiste

#### FEUILLETON.

### ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

#### M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Parent reprit après Vicherat et Revalard le rôle du muet dans *Céline ou l'Enfant du mystère*, que Boicheresse avait créé à Paris. On a dit, et cela sans flatterie, que Parent l'emporta sur ses nombreux rivaux.

Jé me souvins de ses belles scènes et je tâchai d'imiter Parent, lorsqu'en 1817, *Céline* ayant été remontée pour le deuxième début de M<sup>lle</sup> Hugins, M. Solomé, qui était revenu de Paris prendre les fonctions de régisseur, me donna le rôle de Francisque Humbert, l'écueil des mimes. En 1855, à mon retour de Marseille, M. Lefebvre, alors directeur des théâtres de Lyon, me donna un bénéfice. Je choisis *Céline*, où je jouai ledit rôle

du muet. La salle de l'Argue ne fut pas assez grande pour la foule qui était venue avide de revoir le malheureux peintre Humbert, auquel le farouche Traglin a fait couper la langue afin qu'il ne puisse parler de la naissance mystérieuse de Céline.

Mes compatriotes m'ont tenu compte par leurs applaudissements du zèle que j'ai mis à bien remplir mon rôle, et les fins artistes qui ont abandonné ce genre pour cause de ne pas le savoir, ont ouvert de grands yeux en voyant *le baladin*, comme ils m'appellent, les surpasser pour le jeu et mimer comme jamais ils ne le feront, quand bien même ils se mettraient à essayer de la pantomime. Parent joua *la Fille hussard* avec celle qui l'avait créée à Paris à l'Ambigu-Comique: l'invincible Marigny. Parent était chargé du rôle de Christian, le jeune hussard. Il fit oublier Boicheresse, Camille, Saint-Aubin et le fameux Closel, de l'Odéon, qui avait joué ce rôle dans notre ville quand il y vint en représentation.

Parent n'était pas bon seulement dans le drame, le mélodrame, la comédie et la pantomime, il était très-bien aussi dans le vaudeville; il jouait

fort bien les travestis, que Lepeintre et Monrose ont repris après lui, mais sans l'égalier, surtout dans *les Amants Prothée*, *la Robe de noces* et *le Tableau de Raphaël*.

M. Laporte vint en représentation à Lyon; il remonta le répertoire de l'aimable auteur de *Galathée*, *Estelle et Némorin*, etc., le chevalier de Florian. Dans ce nouveau genre, M. Parent seconda merveilleusement M. Laporte et reçut des éloges de tout le monde.

Après M. Laporte, vinrent en représentation à Lyon les héros du vaudeville, les créateurs des œuvres des Rougemond, des Pain, des Appé, des Martainville, des Léger, des Dupaty, des Désaugiers, enfin, ce que Paris avait alors de mieux: MM. Vertpré, Henri et M<sup>me</sup> Belmond, la belle déesse à la figure et à la taille de Vénus, qui révolutionna notre ville comme la capitale.

M. Henri jouait les jeunes premiers du vaudeville et il donna son nom à ses créations au théâtre de la rue de Chartres.

M. Vertpré jouait les rôles de financiers et fit comme M. Henri: il donna son nom à son répertoire comme le firent plus tard Bosquet-Gavaudan, Potier, Brunet, Tiercelin, Odry, Bouffé, Arnal,

aimé par excellence; homme, comédien ou chanteur, il a conquis toutes les sympathies. Il est beau pour un artiste d'être aimé, il est encore plus beau de mériter cette affection. M Achard gardera un éternel souvenir de cette soirée, et, si plus tard sa destinée en l'éloignant de nous l'appelle sur une autre scène, il se rappellera avec orgueil et reconnaissance le public qui vit son talent grandir et parvenir à l'apogée.

Jeudi, c'était au tour de M<sup>lle</sup> Willème; notre première dugazon a pu se convaincre que les spectateurs n'avaient pour elle ni haine, ni indifférence.

M<sup>me</sup> Van-den-Heuvel avait prêté son concours à ces deux représentations, aussi une bonne part du succès, qui a fait de chacune de ces soirées une véritable solennité, lui revient de droit.

Nous en avons terminé avec la revue du Grand-Théâtre, cependant que de choses nous resteraient à dire si nous voulions ne rien oublier? Il nous semble que ce n'est pas avec quelques mots d'adieu que l'on peut prendre congé d'artistes auxquels nous devons tant de joies sincères; mais bien que l'heure fatale soit proche, il restera assez de temps au public pour suppléer à notre impuissance et les remercier dignement.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

M. Lagrange et M<sup>me</sup> Lagrange-Belcourt.

La tournée des artistes en représentation a commencé. C'est le moment où les théâtres de Paris permettent à leurs premiers sujets de prendre un repos nécessaire après les fatigues d'un

Vernet, Ravel, Levassor, Achard et Virginie Déjazet.

C'est de cette série de talents divers et de cette dénomination de rôles que sont venues les difficultés qu'éprouve une direction théâtrale de province pour contenter son public, qui exige tels emplois. L'un veut des comiques *Ravel*, d'autres des comiques *Arnal*, *Brunet*, *Potier*, etc.

Enfin, pour contenter tout le monde de mon temps, il suffisait de deux comiques et d'une caricature. Aujourd'hui il faut quatre comiques, deux caricatures et un financier, et encore n'est-on pas content.

Autrefois la soubrette jouait les ingénues et les jeunes amoureuses; aujourd'hui il faut une Déjazet, une jeune première et une soubrette jeune. Depuis trente ans, les emplois sont doublés et les directeurs n'en font pas plus d'argent.

Mais, mes chers lecteurs, c'est dans les petites villes qu'un directeur est embarrassé pour faire des recettes et pour monter des pièces, par suite du mauvais vouloir de ses artistes qui tous veulent jouer des premiers rôles et ne pas sortir du répertoire de tel ou tel artiste. J. CORON.

(La suite au prochain numéro.)

hiver laborieux. — Heureusement pour nous ces artistes en vacance trouvent préférable d'utiliser leurs loisirs en venant jouer en province les pièces qu'ils ont créées à Paris pendant l'année.

M. Lagrange n'est pas pour nous un inconnu, nous l'avons vu déjà aux Célestins en compagnie de M<sup>lle</sup> Judith. — Jeune, bien fait, doué d'une voix sympathique, comédien intelligent, il se fit remarquer et applaudir. — Nous le revoyons aujourd'hui mûri par les années mais non changé. Les qualités qui le distinguaient autrefois n'ont pas disparu, il a acquis en outre ce que les années peuvent seules donner: l'expérience. M. Lagrange a joué *la Joie de la Maison*, *le Piano de Berthe*, *la Dame aux Camélias* et *le Fils Naturel*; dans les deux dernières pièces surtout, il s'est montré acteur habile et consommé; il a su être tendre sans afféterie, passionné sans emportement; il dit bien, il dit juste, et sans viser trop à l'effet dramatique il y arrive naturellement.

M. Lagrange n'est pas venu seul à Lyon, il est accompagné de sa femme, M<sup>me</sup> Lagrange-Belcourt, première ingénuité du théâtre du Gymnase.

M<sup>me</sup> Lagrange est une jeune femme, blonde comme un pastel de genre; ses grands yeux bleus, au fond desquels se lisent la pensée et la réflexion, savent à merveille exprimer tour-à-tour l'abandon mutin, la coquetterie naïve ou la volonté énergique; les divers rôles qu'elle a remplis nous l'ont montrée sous ce triple aspect; son succès n'a pas été un moment douteux; le public qui ne la connaissait pas la veille, l'accueillait le lendemain comme l'artiste la mieux aimée. D'emblée elle avait conquis toutes les sympathies.

Le 31 mai sera le signal du départ pour bien des artistes qu'un long séjour dans notre cité nous avait fait regarder comme des compatriotes et des amis qui ne devaient jamais nous quitter. Nous ne pouvons aujourd'hui leur témoigner notre gratitude pour le passé et formuler nos souhaits pour l'avenir; mais qu'ils sachent dès à présent que leur nom vivra dans notre mémoire et que partout où le sort les conduira, nous applaudirons de cœur à leurs succès.

Mardi prochain aura lieu, au bénéfice de M. Bardou, 1° la reprise des *Faux Bonhommes*, cette comédie étincelante d'esprit et de vérité, qui a placé M. Théodore Barrière au premier rang des auteurs dramatiques de l'époque; 2° la première représentation de *Partie gagnée*, pièce en un acte. Avec un spectacle pareil, nous prédisons au bénéficiaire salle comble.

MAXIME.

Parmi les questions qui reviennent périodiquement sur le tapis, il en est une dont l'importance est indiscutable; nous voulons parler de la réforme théâtrale en province. Tous les ans, à pareille époque, on nous annonce que le gouvernement a pris en sérieuse considération la position difficile créée aux directeurs de province par les exigences du public ou des administrations municipales. Le temps passe et tout reste dans le *statu quo*.

Ces projets de réforme ont été vivement combattus par un journal de notre ville, *le Salut Public*. A son avis tous les palliatifs sont impuissants, et il n'est qu'un seul moyen devenir en aide aux directeurs dans l'embarras: *augmenter les subventions*.

Le même journal terminait ses réflexions par un rapide examen de la situation des principaux théâtres de province:

« L'année dernière, la subvention des théâtres de Marseille était de cent mille francs; elle a été portée à cent soixante mille; le directeur, M. Letellier n'en a pas moins donné sa démission. Il demandait deux cent mille francs. A Bordeaux, le conseil municipal vient d'augmenter de cinquante mille francs le chiffre de la subvention, ce qui l'élève à cent quarante-huit mille francs; enfin le conseil municipal de Rouen a voté également une augmentation de trente mille francs de subvention.

» Il ressort clairement de ceci que la situation des théâtres de province devient chaque jour des plus difficiles, et qu'il faut que l'administration leur vienne efficacement en aide.

» Les exigences des artistes augmentant chaque jour, c'est donc de ce côté que doivent se porter les réformes.

» Les directeurs de province, dira-t-on, devraient faire entre eux une alliance défensive pour repousser ces exigences.

» D'abord, les directeurs sont des concurrents, et une alliance entre eux est par conséquent impossible. Admettons cependant cette alliance, qu'en résulterait-il? Une expatriation des artistes au profit des différents théâtres d'Europe et de ceux du Nouveau-Monde, qui paient aujourd'hui les artistes à prix d'or, et font déjà aux scènes françaises une rude concurrence.

» Cette question des réformes théâtrales, qui a fait verser tant des flots d'encre inutiles, peut, à notre avis, en ce qui concerne la situation actuelle, se trancher par un seul moyen, par des subventions importantes données aux directeurs.»

### CERCLE MUSICAL.

Soirée Artistique du 23 Mai.

Je pensais qu'il me serait plus facile, après avoir entendu une seconde fois M. de Caston, de

rendre compte de ses expériences. — Vain espoir ! le merveilleux est resté inexplicable, l'in vraisemblable et l'impossible se réalisent toujours au commandement.

La soirée de mercredi dernier demeurera comme un souvenir impérissable dans la mémoire des habitués du Cercle Musical. Jamais assemblée plus nombreuse et plus intelligente ne s'était donné rendez-vous dans cette étroite enceinte. On y voyait au grand complet la tribu des *douteurs*, philosophes ou gens du monde, littérateurs ou médecins, tous gens éminemment sceptiques et de force, sur ce point, à en remonter à saint Thomas. — Eh bien ! s'ils n'ont pas été convaincus, ils se sont du moins retirés émerveillés, fascinés, éblouis !

Les cartes ont obéi à la voix du maître comme auraient pu le faire des êtres animés ; M. de Caston a su lire jusque dans les plus intimes replis de la pensée, et quand est venu le moment où, les yeux bandés, il a deviné les dates inscrites sur des ardoises en indiquant à quel fait elles se rapportaient, l'enthousiasme n'a plus connu de bornes, et les bravos du public n'ont été que la traduction de cette exclamation de M<sup>me</sup> B....., une des femmes les plus intelligentes et les plus spirituelles de la société lyonnaise : *Ah ! vraiment, c'est merveilleux !*

Heureusement on ne brûle plus les sorciers sans cela.....

## PALAIS DE L'ALCAZAR.

### Cirque RANCY de Chalais.

Le succès de la troupe équestre de M. Rancy de Chalais se continue, et chaque jour de représentation le public ne manque pas d'aller applaudir les excellents artistes que M. Rancy a réunis sous sa bannière.

Judi dernier a eu lieu la rentrée de MM. Buislay frères. Dire les applaudissements, les trépignements, les bravos qui les ont accueillis, m'est chose impossible. Les personnes qui assistaient à cette représentation, s'accordent toutes pour dire que jamais elles n'ont vu pareille ovation.

Pour être juste il faut dire que ces artistes ont voulu payer ces témoignages de sympathie par un redoublement de zèle et d'adresse. Ils se jouaient de toutes les difficultés. Tantôt suspendus par les pieds, tantôt soutenus seulement par un doigt, ils ont exécuté des tours que l'on peut sans crainte qualifier de merveilleux et cela avec une grâce et une assurance telles que le public oubliaient le

danger qu'ils couraient et ne songaient qu'à applaudir ces intrépides gymnasiarques.

MM. Buislay n'ont pourtant pas accaparé tous les applaudissements. MM. Dean, Louis, M<sup>me</sup> Rancy, M<sup>lle</sup> Louise, la famille Francesco, en ont eu une large part.

Plusieurs chevaux dressés, soit en haute école, soit en liberté, ont été présentés par M. Rancy. Ces intéressants quadrupèdes ont fait l'admiration des spectateurs par leur intelligence et leur excellente éducation. M. Rancy peut sans injustice s'attribuer une grande partie des nombreuses marques d'approbation qui les ont accueillis.

Les huit clowns ont égayé la soirée par leurs lazzis, leurs sauts périlleux et différents exercices dont l'excentricité n'exclut pas la force et l'adresse.

Ce soir 26 mai, représentation extraordinaire au bénéfice de MM. Buislay. Sans être prophète nous croyons pouvoir prédire que, quelque vaste qu'il soit, l'Alcazar ne sera pas assez grand pour cette représentation qui est composée avec un soin tout à fait exceptionnel.

F. BOILY.

## UN DES AGRÈMENTS DU NOUVEAU-MONDE.

Avez-vous mangé du Canalou ? — Non !..... Eh bien ! tant mieux pour vous !

C'est très-mauvais le canalou !... Après cela ce n'est peut-être qu'une affaire de goût ou d'habitude.

J'ai eu le déplaisir d'en goûter une fois, une seule fois ; donc je n'en ai pas pris l'habitude. Je l'ai trouvé supérieurement mauvais, détestable, quoique l'on m'en ait vanté la bonté ; donc je n'y ai pas pris goût.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que le canalou, le vrai canalou national des Antilles ? Je vais vous le dire, mais n'y goûtez pas.

C'est un mélange peu digestif de poisson, de porc, de suc de canne et de taffia, auxquelles choses on ajoute comme extra une espèce de grosse crabe de terre que les naturels nomment *Tourlourou*. Ce savoureux assemblage se tourne plus ou moins de temps sur le feu. D'après cela vous vous figurez l'exquise saveur de ce canalou et la grimace que je devais faire devant ce produit culinaire. Ce que voyant le cuisinier (de couleur) qui me l'avait apporté me dit :

— Monsieur ne le trouve pas bon ? C'est étonnant ; j'en ai servi un pareil, il y a quelque temps ; à un artiste (1) français en représentation à la Pointe-à-Pitre. Il ne l'a pas mangé, c'est vrai,

(1) M. Jenneval.

mais il l'a senti, loué et l'a fait remporter.

Il a pu le sentir le malheureux !

Moi je me sauvai au plus vite de ce restaurant, mais je n'en avais pas fini avec le canalou.

Le maître de la case que j'habitais, excellent mulâtre, avait une religion particulière pour ce plat confortable et une passion très-prononcée pour le jeu de bilboquet ; aussi il en mangeait du canalou ! il en jouait du bilboquet !

Et moi en voyant cette figure qui s'épanouissait sous un rire niais, soit qu'il reçut adroitement sa bille, soit que sa chasse aux tourlourous eût été bonne, j'étais loin de me douter que le traître me ménageait un plat de sa façon.

Un matin je fus surpris de ne pas le trouver assis à sa porte le bilboquet au poingt.

— Que fait Thomas Robertinn ? demandai-je à un petit bambin mauricaud occupé à croquer des noix d'acajou rissolées.

— Lui faire panser doigt à lui.

— Que lui est-il donc arrivé ? demandai-je vivement inquiet.

— C'est tourlourou qui a serré doigt à lui.

Je le plaignis beaucoup. Sot que j'étais.

— Monsieur, me cria mon blessé du plus loin qu'il m'aperçut, moi vouloir faire goûter à vous bon canalou, aller chercher tourlourou bien gros, mettre main à moi dans trou à lui, mais lui serré doigt à moi fort, bien fort. Moi avoir beau crier à lui : « Cher tourlourou, vous lâcher moi, moi lâcher vous. » Lui pas vouloir entendre du tout, serrer longtemps et sauver après.

Je vous laisse à penser si je continuai de plaindre mon hôte. Je remerciai du fond du cœur ce brave tourlourou qui par son héroïque résistance nous avait sauvés tous deux, lui du canalou et moi d'une indigestion qui probablement m'eût été aussi fatale que l'eût été pour lui la confection du mets favori de Thomas Robertinn.

FRANCISQUE.

## UN SORCIER.

### Esquisse des Mœurs russes.

On avait cru d'abord que c'était le *nec plus ultra* de la coquetterie, et l'on s'était piqué au jeu. Jamais fêtes plus belles que celles qui furent données en son honneur ; jamais plus enivrants concerts, plus gros bouquets, plus délicieux bonbons ; mais les fêtes, les concerts, les bouquets, les bonbons, tout avait été gracieusement accueilli par de doux sourires, et rien de plus.

On se lassa, on bouda, on l'abandonna tout un jour.

Elle n'en parut pas moins partout, belle et radieuse comme de coutume; souriante et enjouée, ni plus ni moins que si sa cour n'eût pas déserté.

Alors, on était revenu à elle plus vite qu'on ne l'avait quittée; ce qui n'avait pas empêché Ivana Ivánovna de persister dans sa superbe indifférence, et lorsqu'aux spectacles, aux mascarades, aux soirées musicales du grand carême, succéda l'éclipse totale de tous ces brillants oiseaux d'hiver, personne ne pouvait encore se flatter de quelque progrès dans les bonnes grâces de la jeune femme.

Après Pâques, il s'opère à Odessa un véritable changement à vue; on ne saurait plus s'y montrer, à moins qu'on ne soit ou petit fonctionnaire, ou marchand.

C'est qu'en effet, à cette époque, Odessa n'est guère habitable; brûlée d'un soleil ardent contre lequel rien ne la garde; inondée de poussière, ainsi qu'un grand nombre de villes russes, qui partagent avec elle l'inconvénient de ne pas être complètement pavées, Odessa n'est plus, pendant quatre mois, que l'ombre décolorée d'elle-même.

C'est sur les bords pittoresques de son petit golfe et jusqu'à l'isthme, c'est aussi dans les gouvernements plus septentrionaux, que vont se réfugier tous ces déserteurs; les uns, continuant comme ils peuvent leur existence de plaisirs et de fêtes; les autres, puisant dans un doux farniente des forces pour la saison prochaine, ou rehaussant la saveur de quelque nouvel amour, d'une apparence de secret et de mystère.

Ousmoff avait fini de disposer les fleurs de la corbeille, et peut-être préoccupé vivement d'idées qu'il n'aurait osé avouer, même à Dieu, y avait-il employé plus de temps que cela ne demandait, lorsque Julie, la petite femme de chambre française, rentra dans la salle basse.

M<sup>lle</sup> Julie ne perdait aucune occasion de se rencontrer avec le beau jardinier.

— Monsieur Ousmoff, lui dit-elle, madame vous rappelle qu'elle veut, pour ce soir, une parure de fleurs de vos serres, et, pour la fête d'après-demain, un simple bouquet de violettes, mais le plus gros qu'on ait vu.

— Je suis étonné que madame me fasse répéter ses ordres, fit Ousmoff s'inclinant et se dirigeant vers la porte de sortie.

Ce n'était pas le compte de M<sup>lle</sup> Julie.

— Et moi, monsieur, reprit-elle, n'aurai-je pas aussi mon bouquet?

— Je vous indiquerai les fleurs que vous pourrez cueillir, mademoiselle.

Et de nouveau Ousmoff allait se retirer, lorsque, prenant une détermination subite:

— Monsieur Ousmoff, dit M<sup>lle</sup> Julie d'un ton décidé, il faut que je vous parle: depuis trois ou quatre jours que j'y suis résolue, j'hésite et je manque toutes les bonnes occasions; ce sont des folies.

— Monsieur Ousmoff, reprit-elle après une nouvelle pause, comme cédant au besoin irrésistible de livrer les secrets de son cœur, prêtez-moi toute votre attention et tâchez de me comprendre!

Lorsqu'il y a six mois, madame quitta la France, et après un séjour assez agréable à Odessa m'amena dans ce pays, je m'y ennuyai d'abord, oh! mais largement. — Le paysage est beau, me disait-on; moi, je ne suis pas forte sur le paysage; aussi j'allais demander mon passeport... lorsque je m'avisai de regarder autre chose que le paysage... Saisissez-vous?

— Non, mademoiselle, répondit Ousmoff, sans y mettre de modestie feinte, tant il était loin de s'attendre à la confiance de M<sup>lle</sup> Julie.

— Ah! fit-elle désappointée!... Eh bien, monsieur Ousmoff, si une petite femme, tête vive, bon cœur, minois passable, bourse bien garnie, venait vous offrir votre liberté, et, par-dessus le marché, son cœur et sa main, que diriez-vous?

Cette fois, il était impossible de ne pas comprendre.

— Je dirais... que la reconnaissance me pénètre, fit Ousmoff, plus embarrassé que charmé d'une telle ouverture.

— La reconnaissance! s'écria M<sup>lle</sup> Julie avec une légère grimace.

— Et que celui qui repousserait tant de bontés en serait indigne, continua-t-il.

— Il refuse!

— Mais que le souvenir en restera à jamais gravé dans son cœur!

Cette fois, il sortit sans qu'on essayât de le retenir.

— Ah! par exemple, s'écria M<sup>lle</sup> Julie, dès qu'elle eût recouvré l'usage de sa langue, voilà la première fois que cela m'arrive! Il faut venir en Russie pour voir de telles choses! cela m'apprendra à descendre! C'est que je la lui aurais véritablement rachetée, sa liberté; c'est que je l'aurais épousé, cet homme à barbe! j'avais donc la tête à l'envers! — La reconnaissance de monsieur!... Je ne suis pas de celles qu'on dédaigne, pourtant!... Il y a quelque chose là-dessous! Pour ne m'avoir pas remerciée comme il le devait, il faut que le cœur n'y soit plus, il est

ailleurs; où? voilà la question! — Où pourrait-il bien être, son cœur? Je ne vois ici que madame qu'on puisse déceimment me préférer; et encore!... Cependant, madame, une noble dame, une grande dame, serait-il possible?... Bah! toute grande dame que l'on soit, on a des yeux, et, rancune à part, il est beau cet Ousmoff; il a bon air; il n'a rien du moujik, que le vêtement et la barbe... J'ai mis le doigt dessus; cela me paraît clair comme le jour; il l'aime; elle aussi; ses grands airs d'indifférence ne sont qu'un voile adroit, sous lequel on a les profits du vice et les honoraires de la vertu... Je déteste ces faux semblants de sagesse; et, ma foi! puisque ce stupide Ousmoff, ce chien de basse-cour veut rester à l'attache; je m'en retourne; mais, avant de partir, il faut que je me venge; me venger... comment? je n'en sais rien, mais, je me vengerai!

Et pendant quelques minutes, M<sup>lle</sup> Julie resta plongée dans une immobilité complète, son imagination chevauchant à travers toutes les petites noirceurs que peut inventer une femme pour se venger d'une autre femme.

— Ah! fit-elle, soudain je tiens ma vengeance!

Alors, avec plus d'ardeur qu'on n'en met aux bonnes actions, elle courut à l'extrémité du village, vers une place où était dressée la tente d'un montreur d'animaux, arrivé de la veille au soir.

Avant de passer outre, il est bon qu'on sache qu'en Russie, pays de superstitions, l'ours jouit d'une réputation de sagesse rare. Il est des localités où l'arrivée d'un ours est une bonne fortune; on lui ouvre toutes les portes à deux battants, et, absolument libre d'allures, il se promène sur le parquet luisant et sur les tapis de Perse, jusqu'à ce que fantaisie lui prenne d'aller se reposer dans quelque coin; cependant, chacun suit ses mouvements avec inquiétude, et, si l'ours a l'outrecuidance de se jeter sur un lit, le possesseur de ce lit est regardé comme un protégé du sort, comme un être auquel doivent venir, s'il ne les a déjà, richesse, gloire et honneur!

Aussi l'idée mauvaise qui vint à l'esprit de M<sup>lle</sup> Julie, toute saugrenue qu'elle pourrait paraître au premier abord, avait néanmoins des précédents nombreux.

M<sup>me</sup> ADAM-BOISGONTIER.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,  
Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.